



Guy Condominas

Il a d'abord été une énigme. Il se tenait le plus volontiers dans sa chambre et, dans la pénombre, on ne voyait que son visage aigu, souligné par une barbiche taillée en pointe, et son œil noir. On aurait dit une gravure du Journal des Voyages, un vieux lettré, quelque part dans les montagnes du nord. Il ne parle jamais de son histoire, il ne parlait d'ailleurs pratiquement pas. Il renouvelait l'enfermement dont il a été victime pendant son enfance. C'est un épisode trop oublié de ce qui deviendra la guerre d'Indochine. Le 9 mars 1945, les japonais, jusque là témoins alliés de Vichy, s'emparent de l'Indochine, arment et transportent les communistes qui vont devenir le viêt-minh. Hô Chi Minh et ses hommes prennent Hanoï alors que la paix va être signée en Europe. Guy Condominas est enlevé avec sa mère, vietnamienne, et ses deux sœurs. Leur père est un officier français...

Guy mène alors une vie d'enfant sauvage selon un scénario qu'aucun cinéaste n'oserait inventer. Il erre à la suite des bandes viets pendant près de dix ans. Souvent séparé des siens, toujours battu et humilié, il grandit dans la jungle, otage dérisoire et martyrisé. Les généraux se succèdent, Leclerc, de Lattre, Salan, Guy Condominas survit difficilement. La défaite de Dien Bien Phu et les accords de Genève le libèrent enfin, dans les derniers, en septembre 1954 et il est rapatrié en France - mais est-ce sa patrie ? - en février suivant. Il a treize ans. Il doit apprendre à lire, à écrire, à vivre en société. Après une enfance cataclysmique, ce n'est pas l'adolescence idéale. Il s'engage dans les paras, accède au grade de sergent-chef, mais c'est dans un régiment qui sera dissous après le putsch des colonels. Redevenu simple soldat, il rempile au RPIMA, régiment parachutiste d'infanterie de marine. Mission au Sénégal.

Retour en France. Mariage. Deux enfants. Un divorce. Une terrible chute d'un échafaudage, dont il ne se remettra jamais. Il est à l'INI depuis mars 2003. Enfermé. Prisonnier de la vie qu'il n'a pas eu. Puis le cocon s'est entrouvert. Sa fille est venue des Etats-Unis pour le voir. Ce fut un déclic. Il vient désormais au foyer, qui est le centre de l'INI ouvert au monde, aux générations, aux familles, aux soignants. Toujours avare de mots. Jusqu'à ce que Rosette l'éveille. L'aide soignante a des « gènes cambodgiens, chinois, vietnamien, dit-elle en souriant, je suis un drôle de mélange comme lui, on se comprends bien ». Rosette et sa famille ont été victimes des khmers rouges, ils ont en commun une origine complexe, un passé de souffrances que Rosette a transcendé. Ils se parlent, ils se comprennent, ils s'inventent des mots. « C'est ma sœur » dit Guy Condominas dont c'est le premier mot tendre. Cette fois le cocon s'ouvre. Il exprime des envies. Il avait faim d'un couscous, son copain kiosquier lui a donné une adresse « maison » rue de Grenelle. Nous y sommes allé de bon appétit avec Rosette. Il s'est promis, avec gourmandise, de raconter ses excès au docteur Linch : « Tant pis pour les triglycérides et vive les sucres lents ! » .

La prochaine fois, il nous emmènera déguster une friture, dont il a pris le goût à Grenoble : « c'étaient pas des poissons péchés dans le Rhône, c'est du congelé, mais j'aime ça ! ». Et de phrase en phrase brève, il ouvrira quelques pistes, exprimera des désirs, ou des refus. Par exemple, pourquoi refuse-t-il la médaille du Mérite ? « Parce que je ne mérite rien » dit-il. La seule marque de considération qu'il désire, ce sont ses galons perdus de sergent-chef. Il les avait bien mérité.

C'est uniquement pour faire plaisir à Rosette qu'il a accepté cette photo dans les serres d'Auteuil, pour illustrer presque naïvement ce que fut sa vie sauvage, Quand il est entré au cœur des feuillages lourds, à toute vitesse c'est ainsi qu'il pilote toujours son fauteuil, il a respiré l'humus, inspecté autour de lui, puis il a fait la moue : « il manque les oiseaux » ! Puis quand nous sommes repassés le long de la Seine, près de l'Alma, il a remarqué : « tiens, j'avais une copine ici qui était hôtesse chez Hertz... venez, je vais vous payer une glace ». Puis, après un silence, « faut pas dire « monsieur », moi, c'est Guy ! ». Il se nommait, enfin.

C'était un début d'interview à défaut d'être une des clés de l'énigme...